

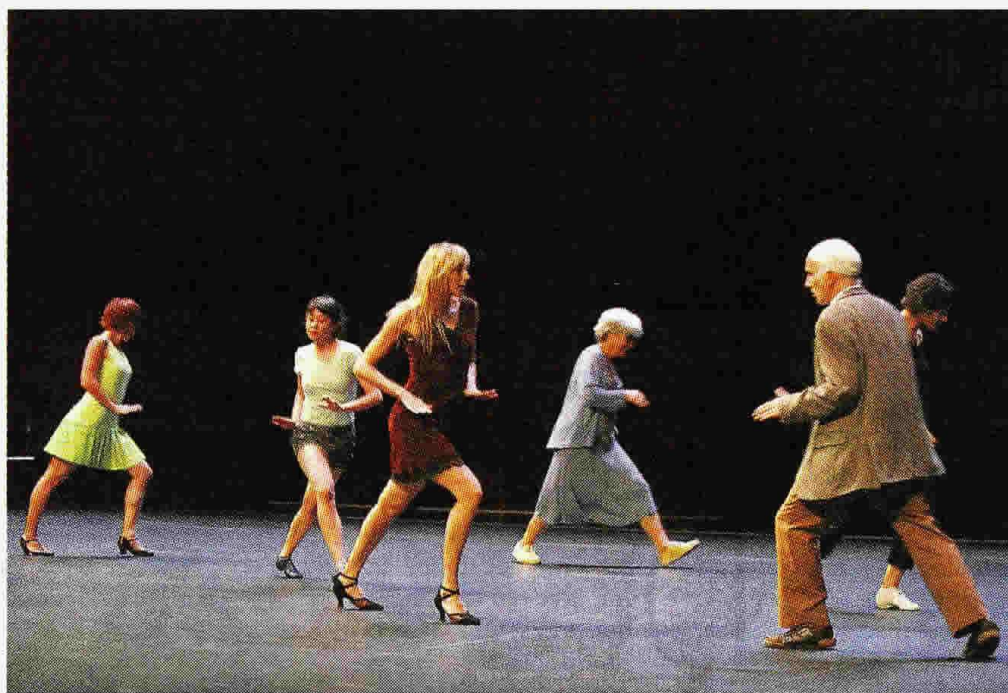
Gallotta avide de vraie vie

DANSE

Le chorégraphe lance sur la scène de Chaillot onze personnages à la recherche d'une « petite danse »

C'est simple, c'est lui. Ça ne tient qu'à lui, à son irruption électrique sur le plateau, le bonnet en arrière et les oreilles pointées. Il suffit que Jean-Claude Gallotta surgisse pour qu'on n'ait d'yeux que pour sa silhouette de guingois et ses sautilllements intempestifs de type à cran. Alors le spectacle peut vraiment commencer. Alors *Des gens qui dansent*, son nouvel opus présenté au Théâtre de Chaillot, vendredi 13 octobre, se secoue pour ôter ce qu'il avait déjà d'un peu apprêté, et fonce. Micro en main, marmonnant son rap à lui, Jean-Claude Gallotta a montré sa « petite danse », celle qui lui colle à la peau depuis le début des années 1980, et a mis son monde – onze danseurs – à niveau.

L'angoisse du chorégraphe au moment où ses interprètes vont pénétrer dans le studio pour répéter, Jean-Claude Gallotta l'évoque ici, l'exorcise sur la scène vide, simplement bordée d'une bande blanche comme une aire de parking. La lumière y est plutôt blafarde mais ne réussit pas à filer le teint blême à ceux qui y gambadent en tous sens. *Des gens qui dansent* retrouve le dispositif des deux précédentes pièces de Gallotta, *99 duos* et *Trois générations*, dont elle est en quelque sorte la conclusion. Il jette aussi dans la mêlée



« Des gens qui dansent », chorégraphie de Jean-Claude Gallotta. LAURENT PHILIPPE

quelques-uns des mêmes personnages. Une vieille dame résolument indigne, un jeune homme tout en muscles, un musicien dégarni qui chante en italien avec son pote, une femme enceinte composent la tribu de ces gens presque ordinaires qui cherchent aussi une petite danse qui ne ressemble qu'à eux.

Une écriture de l'instant

Car c'est bien de cela que rêve Jean-Claude Gallotta. Que chacun trouve son geste, aussi rugueux et maladroit soit-il. D'ailleurs, plus gauche c'est, meilleur presque ce serait pour le chorégraphe toujours plus avide de vraie vie, anxieux de valoriser sur scène une vérité des corps au-delà de tout savoir-faire.

Avec le temps, Gallotta a observé les limites de la virtuosité technique et tente aujourd'hui, tâche sacrément délicate, de faire advenir une écriture de l'instant. Plus tendue, plus mal élevée, cette danse-là jaillit là où on ne la veut plus, change d'avis, s'arrête en plein vol, s'échappe sans cesse.

Quels stratagèmes inventer pour piquer le mouvement avant qu'il ne devienne trop abouti, trop repéré ? Poser par exemple quelques bombinettes imagi-

naires dans les chaussettes des danseurs, leur faire pousser des cris, incruster des rappels du réel à travers des gestes quotidiens. Ou encore s'asseoir tout simplement en bordure de scène pour regarder ce qui se passe. Jean-Claude Gallotta, joker qui ne peut s'empêcher d'être là, se met ainsi souvent sur la touche et interprète presque sans le vouloir un spectacle à lui tout seul. Pétrifié, prostré sur une chaise, réfugié dans l'obscurité, il montre le revers de la médaille.

Solo d'une ombre en costard noir qu'un excès de nervosité fait danser, chanter, parler dans une langue incompréhensible, cette pièce parallèle fait écho à un extrait de film projeté au milieu du spectacle. Il s'agit d'un entretien tourné en 1980 avec l'écrivain Henry Miller sur son lit de mort. L'Américain dit qu'il ne peut pas prononcer le mot « mort » et qu'il « est vivant jusqu'au bout ». La vie est toujours trop courte. La danse de Jean-Claude Gallotta fait passer le message. ■

ROSITA BOISSEAU

Des gens qui dansent, de Jean-Claude Gallotta. Théâtre de Chaillot, place du Trocadéro, Paris-16°. Jusqu'au 20 octobre. 20 h 30. Tél. : 01-53-65-30-00. De 12 à 27 euros.